

“L’Elémentalisme” selon John Cowper Powys

LES LECTEURS de John Cowper Powys ont depuis longtemps assimilé, peut-être à leur insu, une notion qui lui est très particulière, la notion “d’élémentalisme”, mais lorsqu’on y réfléchit, il n’est pas si évident de donner une définition précise de ce qui pourtant participe chez lui d’une philosophie primordiale, présente dans toute son œuvre mais de façon diffuse.

Ce mot d’ailleurs n’existe pas en français, il nous faudra donc l’encadrer de guillemets. Nos dictionnaires ne donnent que la définition “d’éléments”, l’ensemble des forces naturelles, ou “les quatre éléments”, composants ultimes de la réalité. Selon l’Oxford Dictionary “Elementalism” c’est le culte des pouvoirs élémentaires de la nature. Le professeur Wilson Knight, grand critique powysien, en offre une définition plus conforme à l’usage qu’en fait Powys :

Ce qu’il [Powys] conseille, directement et indirectement aussi bien dans sa fiction que dans son enseignement est ce qu’il appelle parfois “elementalism”. Il nous exhorte à cultiver le pouvoir wordsworthien de la sensation projetée dans l’inanimé; de jouir de la nature tout entière et particulièrement de ses manifestations les moins apparemment animées telles que la terre, la pierre, le vent et la mer, non de façon erratique, mais par un acte de volonté.¹

Pour Powys, il semble bien que cet “élémentalisme” doive pouvoir se substituer à la religion. L’eau, la pierre, le vent, la matière, animée ou inanimée, tout ce qui constitue un insondable mystère, Powys, par la force de sa volonté agissant sur son imagination, va les transmuier afin d’accéder à une libération de l’être. Il me paraît important en conséquence de tenter de suivre l’évolution de cette notion fondamentale depuis son enfance.

Sa préoccupation vis-à-vis des éléments et de la nature apparaît très tôt dans la vie de Powys. Tout au début de *Autobiographie*, il raconte que l’un de ses plus anciens souvenirs est l’image du Mont des Nuages — une colline herbeuse — qui lui révèle *l’extase de l’illimité*, qu’il s’efforce d’ailleurs de reproduire dans le jardin à l’aide de terre humide et de mousse. Puis vint, très tôt aussi, le désir d’être un magicien car l’enfant imaginatif et solitaire pressentait qu’il y avait un secret, un mystère... qu’il s’agissait de capter et de dominer. En fait il lui faudra encore beaucoup d’années avant de commencer à entrevoir son vrai moi. D’ailleurs, c’est ce qui apparaît dans ses deux premiers romans, ainsi que dans *Confessions de deux frères*, qui montrent un John Cowper torturé, anxieux, presque Byronien, se décrivant comme “fou” et pour qui le détachement tant mental que sensuel a la forme d’une “*impasse*”². On retire la même impression en lisant ses lettres d’Amérique à Llewelyn, du moins jusqu’à ce qu’il rencontre Phyllis. L’idée d’une transformation possible et bénéfique fait néanmoins son chemin, comme un ruisseau sous le rocher, et commence à émerger dans *The Complex Vision* (1920) où Powys explique dans le Prologue

L’objet principal de ce livre est de révéler, cependant, la seule façon d’échapper à toute la souffrance et la misère de la vie qui soit digne de

¹ G. Wilson Knight, *The Saturnian Quest*, The Harvester Press, 1964, p.20

² *Confessions de deux frères*, Granit, 1992, p.22

l'âme de l'homme. Et cela n'est pas tant une fuite hors de la vie qu'une transfiguration de la nature de la vie par le moyen d'une attitude nouvelle envers elle.³

Petit à petit nous observons chez Powys le désir de se débarrasser de toute matière superflue, de ne relier volontairement sa vision du monde qu'à des éléments primordiaux, "stark reality", la pierre, les astres, le vent. L'idée d'ichtyosaure qui apparaît dans *L'Apologie des Sens* est reliée à "l'élémental", ainsi que sa pratique de se percevoir comme squelette ambulante (qu'il semble avoir trouvée dans la philosophie tibétaine) ou son adoration du vent. Son désir le plus profond est de faire table rase de pratiquement tout ce qui n'est pas essentiel:

Si j'ai retenu quelque chose de ma vie en Amérique, c'est un certain stoïcisme solitaire et peut-être assez désespéré, une certaine endurance absolue de son propre destin en présence de l'air, de l'eau et du feu, et de la structure rocheuse de base de cette terre.⁴

Wordsworth a exercé une grande influence sur Powys, particulièrement à travers le don que possédait le vieux poète de "penser avec ses sens", comme l'avait remarqué Shelley, et de nous faire sentir la grandeur de la vie humaine à travers des moments ordinaires, loin de tout romantisme. Wordsworth, un peu comme Thomas Hardy, est conscient du tragique de la vie mais il retire de ses observations de la nature, dans ce qu'elle a de plus austère, de plus rugueux, un sentiment de sauvage indépendance, une sorte d'exaltation. Il connaît le prix de chaque moment de bonheur dans le simple fait de vivre — Powys fera sienne la fameuse phrase: "Le plaisir qu'il y a dans la vie même", — et, bien longtemps avant Proust, Wordsworth tente de cerner ces instants hors de l'ordinaire où l'on ressent, brièvement, une sorte d'extase provoquée par une sensation qui ramène à la surface de la mémoire un souvenir involontaire qui semblait avoir été oublié, et qui frappe comme une décharge cosmique:

(...) Et j'ai senti
Une présence qui me trouble par la joie
De pensées élevées; le sentiment sublime
D'une chose bien plus profondément fusionnée,
Dont le siège est la lumière de soleils couchants,
Les cercles des océans et l'air vibrant,
Et le ciel bleu et dans l'âme de l'homme
Un mouvement, un esprit qui entraîne
Toutes choses pensantes, tous objets de toute pensée
Et roule à travers toutes choses.⁵

Wordsworth a légué à Powys deux clefs essentielles pour l'aider dans son développement mental. La première consiste en la nécessité d'être détaché, égoïste et de montrer une "stupidité sacrée", selon les termes de Powys, de façon à se focaliser sur l'essentiel et de pouvoir capter en parfait magicien l'essence de la vie, réduite à ses éléments primordiaux. Pour ce qui est de la deuxième, Wordsworth pensait qu'il est nécessaire de faire appel à l'intercession

³ *The Complex Vision*, 1920, Village Press, 1975

⁴ *Autobiographie*, Gallimard, 1965, p.446. Les références se rapportent à cette édition.

⁵ W. Wordsworth, *Lines Composed a Few Miles Above Tintern Abbey*

de très jeunes filles, qui fournissent un lien avec la nature dans ce qu'elle a de sauvage et d'irréductible. Powys d'ailleurs le reconnaîtra:

D'Héraclite à Wordsworth, il y a eu de grands prophètes pour reconnaître implicitement cette vérité que c'est en fait une sorte de "désir" diffus qui permet à l'âme de ravir l'essence éphémère de la Vie dans ses multiples incarnations.⁶

Powys a écrit "lust", qui est beaucoup plus fort que le désir: *lust* c'est très exactement la concupiscence, un désir charnel violent. Mais Powys l'atténue en ajoutant "diffused". Les jeunes filles seront en quelque sorte des "échelles de Jacob" utilisées pour accéder à un niveau quasiment métaphysique d'extase. Dans tous les romans de Powys on rencontre de ces très jeunes filles qui fournissent un moyen d'accéder à un monde autre: Gerda dans *Wolf Solent* par exemple, mais aussi Christie dans le même livre, plus présente par son esprit que par son corps... On pense aussi à Sylvanus Cobbold dans *Les Sables de la Mer*, tenant entre ses bras la jeune Marret :

Maintenant il commençait à utiliser la chaleur dégagée par l'être jeune qu'il enlaçait — comme le roi David avancé en âge la chaleur de la jeune Abisag — à y puiser des renforts pour dialoguer avec le mystère du cosmos. (...) Sylvanus était aux prises avec la difficulté de faire cadrer les souffrances atroces de ce monde avec l'hypothèse de l'Absolu tel qu'il l'avait jusqu'à présent imaginé.⁷

Powys n'a en fait jamais varié dans la recherche de son idéal féminin et s'en explique fort bien dans *Autobiographie*. Que ce soit les petites silhouettes découpées dans *Ally Sloper*, un magazine pour jeunes adolescents, ou les dessins des vieilles éditions de *Punch*, son type préféré de femme est toujours resté le même et se retrouve dans la silhouette délicate de Phyllis Playter:

... ces sylphides au visage ovale, aux membres délicats, qu'avec une malice de lutin les artistes du début de l'ère victorienne s'amusaient à lâcher dans les marges de leurs livres. Ce type éthéré de beauté féminine — insaisissable, aérien, fluide comme l'onde — devint vite celui qui éveilla mes plus vives, encore que stériles, ardeurs. J'ai toujours éprouvé une tendresse particulière pour ces êtres impalpables connus dans la magie sous le nom d'esprits élémentaires, et préféré la compagnie d'une Ondine à celle d'une Thaïs. (p.117)

Powys explique aussi la nature particulière de ses exigences érotiques. Il a horreur de la sexualité "normale" telle qu'elle est prônée et vécue par Llewelyn. Tout ce qui évoque une féminité accomplie, triomphante lui répugne.

Ce que je dirais, moi, à mon sujet, c'est qu'une délicatesse morbide me fait éprouver une horreur ultra-raffinée, presque fémininement *virginale*, pour le côté grossier de la sexualité normale. Cela me paraît tout simple. En me livrant à mon culte non humain pour des sylphides d'une minceur impossible, je m'identifie — comme tous les extatiques — *avec les éléments de ma contemplation*. (p.250)

Son goût le porte à des formes suggérées, légères, androgynes. Sa curieuse sexualité est d'ailleurs impersonnelle, comme il le dit, et en aucun cas liée à une traditionnelle conception de l'amour. "Amour" est un mot qu'il répugne à

⁶ *L'Apologie des Sens*, Pauvert, 1975, p.331

⁷ *Les Sables de la Mer*, Christian Bourgois, 1982, p.335

utiliser, il lui préfère, dans un autre contexte, le grec *agapè*, compassion. Ce qui le ravit, même jeune mari, c'est la vue des jambes et des chevilles des jeunes filles sur la plage de Brighton. Cette jouissance est purement visuelle et le comble, il ne ressent pas le désir d'une consommation physique.

Des écoles de jeunes filles... des bancs, des bandes, des envolées de jeunes filles... (...) Il faisait naître dans ma fantaisie la vision d'une féminité évasive et évanescence, une sorte d'idée platonique de sylphidité, non de l'état de la sylphide-vierge, mais de l'état de sylphide porté à un tel degré de ténuité qu'il ne lui restait presque aucun des attributs féminins ordinaires. (...) Quand je voyais une jeune fille vivante, je voyais un être féminin, presque un garçon féminin; mais les jeunes filles de mon imagination, ou plutôt de mon désir, auraient pu tenir par milliers, comme les anges de la scolastique, sur la pointe extrême de mon goût exigeant, passé au crible et sept fois raffiné. (p.189)

Mais en 1911 le destin, dans sa malice, allait placer sur le chemin de John Cowper quelqu'un qui présentait tous "les attributs féminins ordinaires" en tant que jeune femme, mais qui possédait également tout ce qu'il avait vainement recherché jusque-là:

Ce que j'appelle mon coeur avait été touché de bien insolite façon. Encore que cet organe ne change pas de place chez moi comme chez ce malade de Clavadel, il ne saurait, certes, passer pour un coeur passionné; mais quelle que soit sa nature il fut alors indubitablement transpercé par une des flèches du célèbre carquois! (...) Mes sentiments envers cette exquisite fille habillée en garçon flamboyaient en moi comme des pointes d'épées aux couleurs aussi multiples que les anges auxquels j'adressais des prières dans mon hôpital londonien. (p.367)

Frances Gregg est la "fille-garçon" de l'épisode vénitien raconté dans *Autobiographie*. Le choc de la rencontre, collision peut-on dire, de ces deux êtres exceptionnels sera rude, et aura de graves répercussions sur la santé mentale de John Cowper. Etant déjà marié, il ne peut l'épouser. Frances, sur ses conseils, épouse son grand ami Louis Wilkinson, ce qui fut une erreur monstrueuse. Leur attachement profond l'un pour l'autre connaîtra bien des heurts. Et puis la merveilleuse et étrange créature devient mère et perd alors son statut de "sylphide". Néanmoins Frances, autant que Phyllis dix ans plus tard, est en quelque sorte une réplique, terrienne, de ses sylphides d'autrefois.

Phyllis the T.T. ("tiny thin", que l'on peut traduire pas "toute ténue") sera très souvent évoquée dans ses Journaux comme "my little elemental":

... alors que l'Elémentale avec laquelle je vis excite mes propensions amoureuses et ma malice et réveille mon intérêt romantique. En fait, je suis comme le Gitan-Intellectuel qui vivrait avec une vraie Gitane!

et il ajoute quelques jours plus tard

Donc, avec le développement d'un goût plus raffiné, et aussi — *avant tout*, que ce soit noté — en ayant trouvé ma Petite Fille de Ballade qui comble toute ma Méchanceté anormale — je me suis complètement recréé et par degrés, à cause de mon admiration pour la Déméter Chtonienne du British Museum et de ma vie avec T.T., j'ai changé mon Illusion Vitale en quelque chose de plus calme, de plus terrestre, de plus



Frances Gregg, vers 1900 (coll. Chris Wilkinson)

You demon of mine, you mad solitary sea-cat, why have you infected me with your villainous loathing for nice warm, kind, well-meaning, well-rounded human flesh & blood?

I tell you I wish I could wash my spotted memory clear of every single sexual emotion I have ever had — except for you; (and I'm damned if that word describes anything *we* ever feel) as you would wash mouth, eyes, throat and every pore of my skin with biting saturnian soap! (Feb. 1912). *Jack and Frances, The Letters of John Cowper Powys and Frances Gregg*, ed. by Oliver Wilkinson, Cecil Woolf, London, 1994

Toi, mon démon, ma chatte de mer solitaire et folle, pourquoi m'as-tu infecté de ta vile aversion pour la bonne humanité chaleureuse, aimable, bien intentionnée, accomplie?

En vérité comme j'aimerais me laver ma mémoire maculée de chacune des émotions sexuelles que j'ai jamais éprouvées — exception faite de toi; (et que je sois damné si ce mot décrit ce qu'à aucun moment *nous* ressentons) comme toi tu laverai ma bouche, mes yeux, ma gorge et chaque pore de ma peau avec un mordant savon saturnien!

patient, de plus primitif et de plus simple.⁸

Le grand secret que John-le-magicien a découvert peu à peu, c'est que l'homme a la possibilité d'utiliser son libre arbitre et son imagination pour briser "les barreaux de sa prison humaine" afin de tendre vers ces autres mondes que nous soupçonnons, parce que, selon lui, "la véritable réalité relève entièrement de l'esprit".

On éprouve de fait un incroyable sentiment de libération en prenant conscience de la réalité de son identité solitaire au milieu des rocs, des pierres, des arbres et des grands mouvements silencieux des constellations — sans parler des esprits planétaires et de tous les organismes invisibles qui peuplent les gouffres de l'espace!⁹

Le culte qu'il rend à toutes les forces vivantes et non vivantes, il a cherché à le pratiquer par le biais d'un certain nombre de techniques dont il nous entretiendra vers la fin d'*Autobiographie*. Il semble que Powys ait très fortement adhéré à l'idée que notre esprit est capable, si l'on y applique suffisamment de force, de se déplacer comme ces "cohortes d'anges" qu'il envoyait en mission pour venir en aide aux gens qui souffrent, et ces pensées deviennent donc elles aussi des "elementals", des esprits élémentaires:

Je ne sais pas grand-chose sur Paracelse, (...) mais une de ses idées (...) s'est profondément implantée dans mon esprit. Selon cette idée, nos pensées peuvent, à la suite d'une intense concentration, devenir des "esprits élémentaires", se changer autrement dit en pâles entités douées d'une vie larvaire qui, une fois sorties de l'imagination créatrice d'un être humain, peuvent exister et agir dans une dimension éthérée du plan psychique où flotte tout ce que nous appelons "la matière". (p.570)

Dans les Journaux de Powys, qu'il tient à partir de 1929, on assiste à un apaisement, surtout lorsqu'il quitte New York pour Phudd Bottom. Dans cette nature frustrée il vit enfin content, et ce qu'il décrit montre que sa vie est enfin en harmonie avec ses aspirations les plus profondes. Il dit d'ailleurs dans *Autobiographie* s'être entièrement débarrassé de ses tendances au vice, aux lectures licencieuses et pornographiques, quand il habita Phudd Bottom:

S'agit-il d'un exploit du Divin Eros lui-même? Ou de l'intervention d'un Esprit Élémentaire? La Nature y fut, certes pour quelque chose (...) (p.554)

L'élémentalisme tant recherché et qu'il considère comme un "droit de naissance" (p. 251) est enfin atteint et constitue une entité vivante, constructive et épanouie, car une sorte de mariage spirituel est consommé, liant ensemble "l'elemental" féminin qui le complémente et partage sa vie et une nature sauvage strictement réduite à ses composantes essentielles.

Cela n'empêche pas le désir de faire ma cour de subsister en moi! Pour le satisfaire je raffine, je vanne, je passe au crible et la chair et le sang, tant et si bien qu'à la fin ils deviennent sinon plus purs que ne l'est la nature, du moins plus purs que ne l'est la nature *humaine*, et alors je contemple mes sylphides comme si j'étais une autre sylphide ou, si vous aimez mieux, comme une salamandre contemplerait les formes ravissantes d'une ondine. (p. 250)

A travers tous ces éléments enfin harmonisés Powys exulte et peut faire

⁸ *Petrouchka et la Danseuse*, Journal, 6 et 12 mars 1932, José Corti, 1998

⁹ *L'Apologie des Sens*, p.320

partager l'idée qu'il faut en revenir à une appréciation *primitive* des éléments qui composent le monde qui nous entoure, "la Chose en soi". C'est alors seulement que notre âme peut atteindre "cette énergie primitive de la création dont la nature élémentaire et inanimée constitue la plus simple incarnation"¹⁰: il nous faut nous ensevelir en elle afin de retrouver une unité cosmique.

J. Peltier

Toute femme est coquillage, et dans ses courbes évidées le grand océan de la vie murmure ses secrets enfouis; leur réalisme mystique suscite ce sourire indescriptible qui souvent passe sur leur visage lorsqu'elles écoutent l'homme — l'homme qui dérobe les essences, qui projette des théories, qui crée des idées, l'homme qui découvre les lois — ne cessant de bourdonner comme un grand bourdon métaphysique, sur les hauts rivages de l'océan insondable.
JCP, *L'Art du Bonheur*

¹⁰ *Les Plaisirs de la Littérature*, L'Age de l'Homme, 1995, p.246